

Le chef d'œuvre inutile (Camille Saint-Jacques, Eric Suchère)

Cécile Marie-Castanet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/68231>

DOI : [10.4000/critiquedart.68231](https://doi.org/10.4000/critiquedart.68231)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Cécile Marie-Castanet, « *Le chef d'œuvre inutile* (Camille Saint-Jacques, Eric Suchère) », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 30 novembre 2021, consulté le 24 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/68231> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.68231>

Ce document a été généré automatiquement le 24 décembre 2020.

EN

Le chef d'œuvre inutile (Camille Saint-Jacques, Eric Suchère)

Cécile Marie-Castanet

- 1 Camille Saint-Jacques et Eric Suchère forment un duo pour écrire chacun un essai réunis sous le titre problématique : *Le chef-d'œuvre inutile*. L'analyse de notre relation au chef-d'œuvre dans le paysage de l'art contemporain mène au constat plutôt tragique de sa disparition et dévaluation. Les deux complices essaient, en bousculant la notion de chef-d'œuvre, de montrer comment elle est dévoyée au profit d'une consécration des icônes et d'une aliénation à la logique du chiffre et du marché. A partir de paradoxes que suscite une réflexion sur les concepts liés à cette notion, Camille Saint-Jacques invite à « une discipline personnelle, un souci de soi, dans notre manière de jouir au quotidien de l'art » (p. 78), et Eric Suchère à « une écologie du regard(eur) » (p. 124). D'emblée, un extrait de *Sous le signe de Saturne* de Susan Sontag sert de repoussoir et d'amorce au débat pour dépasser le strict cadre du modernisme. Il s'agira de traiter du chef-d'œuvre en ouvrant une perspective historique plus large, tout en reprenant la question de sa dévaluation et celle de son utilité ou inutilité dans la création et la réception des œuvres. Camille Saint-Jacques envisage trois catégories de chefs-d'œuvre : initiatique, manifeste et médiatique et les abordent sous un aspect typologique mais aussi diachronique et critique. Le ton de l'ensemble de l'ouvrage est grinçant, voire cynique. Camille Saint-Jacques écrit : « La principale caractéristique de notre époque en matière d'image est que, pour la première fois dans l'histoire humaine, notre besoin d'images, et la consolation qu'elles représentent, peuvent être rassasiés » (p. 29). Stig Dagerman rôde et renforce l'aspect tragique du constat. Saint-Jacques parle « d'image smartistique » (p. 29) et met en évidence notre perte dans le flux des images. Invitant à penser l'art et la démocratisation, l'essai nous jette en pâture notre relation aux images et nos modes de consommation : « Le marché [...] a remplacé les instances académiques comme régulateur de l'activité artistique » (p. 36). L'unique, l'absolu, la nostalgie du chef-d'œuvre sont autant d'embrayeurs pour repenser la question de la hiérarchie des valeurs dans la création et l'expérience esthétique. L'ouvrage propose une réflexion éthique, réaffirmant la liberté et la responsabilité de l'artiste à « dégager “une chambre à soi” » (p. 47) ou « repenser à ce qui fonde l'origine

de nos pratiques » (p. 129). Résistance, gratuité, décélération, et autres formes d'éveils participent à cette fresque grinçante (Saint-Jacques) voire nihiliste (Suchère) mais non dénuée d'humour et d'autodérision. Dans les pas de Georg Simmel et d'Hartmut Rosa, le constat sur notre époque depuis la seconde moitié du XXe siècle est sans appel. Le titre *Le chef d'œuvre inutile* est bien le constat d'une capitulation. Eric Suchère, dans cette faillite et ce naufrage du sens, tente des hypothèses : « De quand date le dernier chef-d'œuvre dans le domaine des arts plastiques ? » Dans la littérature, il trouve encore quelques « illuminés » comme les auteurs de *Paterson*, *des Cantos*, *de Témoignage*, *de Zettel's Traum*, *des Maximus Poems*, ou de *Dépôts de savoir & de technique*. Et parmi les vivants auteurs de « livres-sommes », il distingue dans le domaine français *Onuma Nemon* (p. 92-93). Mais pour les arts plastiques, la seconde moitié du XXe siècle constitue un basculement vers des « œuvres marquantes » qui ne sont pas la « même chose » qu'un chef-d'œuvre, ce qui ne l'empêche pas de parachever son constat en écrivant : « un “tableautin” de Morandi m'aide autant que les *Nymphéas*. C'est entendu » (p. 131).